

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 99 (1954)
Heft: 9

Artikel: La guerre d'Indochine : l'ensemble du conflit et la campagne de 1953-1954
Autor: Gil, J.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre d'Indochine

L'ENSEMBLE DU CONFLIT ET LA CAMPAGNE DE 1953-1954

GÉNÉRALITÉS

De plus en plus, la guerre d'Indochine devient un conflit de grande envergure. Les quatre dernières campagnes, sur huit, n'ont fait que croître en importance, en moyens et en acharnement. Ce conflit prend un caractère international de plus en plus marqué. Il opère la relève, au point de vue de la Chine, et naturellement de l'U.R.S.S., de la guerre coréenne, en ce sens que cette puissance cherche à obtenir vers le sud-ouest ce qui n'a pas pu l'être vers l'archipel japonais. Finalement, ce conflit a pris nettement l'aspect de l'épreuve de force dans sa plénitude, entre, d'une part, le bloc soviétique : les canons sont tchécoslovaques, les camions russes, sans parler des conseillers chinois et autres ; et, d'autre part, le monde occidental : le commandement est français ; la troupe française, de l'Union française et du Vietnam plus particulièrement ; le financement et le matériel en majeure partie américains.

I

Mais cela n'est encore qu'un des aspects. Moralement, il prend ainsi une importance énorme ; tout l'Occident en est conscient maintenant ; il pourrait avoir un retentissement considérable sur tous les peuples asiatiques. Stratégiquement de même par la menace d'ouvrir toute la zone baignée par l'océan Indien. Enfin, par ses répercussions sur l'Union française et la France elle-même, il pourrait gravement compromettre la situation d'un des principaux partenaires de la défense de l'Occident qui, précisément du fait des guerres précédentes, est le plus sensible. Il serait faux de dire que la participation de la France à l'O.T.A.N. en est déjà atteinte ; par contre, il y a gêne et affaiblissement indiscutables, puisque l'Indochine absorbe un encadrement évalué à celui de dix divisions. De plus,

les pertes s'élèvent déjà à plus de 80 000 tués et disparus des forces de l'Union française ; elles sont particulièrement sévères en gradés et surtout parmi les promotions des jeunes officiers.

De plus, sur le plan financier, la surcharge de ce conflit était devenue presque intolérable. Il a déjà été englouti dans ce gouffre environ trois mille milliards de francs, qu'il faudrait majorer pour tenir compte de la valeur antérieure du franc. C'est l'équivalent actuel d'un budget annuel de la nation. De ce total, les Etats-Unis ont payé approximativement le tiers. Mais dès maintenant, fait important (budget 1954), ils en assument la majeure partie, ainsi que la fourniture du matériel, la part de la France, s'abaissant à 150-200 milliards.

Toutefois, cette aide américaine fait ressortir une différence de conceptions entre Français et Américains. Ces derniers préconisent avec une conviction idéologique devenant une sorte de parti pris, la formation d'armées nationales autochtones. Leur anticolonialisme, né des taxes sur le thé que les Anglais maintenaient avant leur indépendance, se perpétue en un désir têtu coûte que coûte d'émancipation des peuples. En Corée, ils forment une vingtaine de divisions, tandis que pendant toute la campagne, maintes défaillances des Sud-Coréens ont toujours fait retomber le poids de la lutte sur les unités américaines. Les Français, en plus d'un siècle, ont forgé un instrument de haute valeur, qui est l'armée d'Afrique, dans laquelle peuvent être amalgamés des éléments très divers. Or il est aventureux, pour le moins, en pleine guerre, de former trop hâtivement et d'une façon trop extensive des unités dont on n'est pas sûr qu'elles soient à toute épreuve. Ce point de friction n'a d'ailleurs pas gêné la coopération franco-américaine, qui s'est au contraire resserrée au cours des événements. D'ailleurs, la France s'est engagée à accorder leur indépendance, déjà largement réalisée, aux « Etats associés », c'est-à-dire associés dans le cadre de l'Union française.

Durant cette nouvelle campagne, les armées « nationales », du moins sur les théâtres les plus actifs de la lutte, n'ont pas encore joué le rôle qui était envisagé. Par contre, dans des régions plus calmes, leurs éléments ont été un précieux auxiliaire des forces françaises. D'après maintes relations, les « divisions » autochtones ne peuvent guère être utilisées comme telles ; tout au plus par fragments et juxtaposées à des unités à encadrement européen ; leur commandement et leur encadrement supérieur, très chatouilleux sur les questions de prérogatives, ne parviennent que difficilement à infuser un esprit militaire et guerrier à leurs troupes. En revanche, de mêmes éléments indochinois, c'est-à-dire des hommes de troupes versés dans les unités françaises, s'y assimilent parfaitement et sont réputés comme d'excellents combattants ; il n'est pas de photos du

corps expéditionnaire ne révélant leur présence. Cette différence de résultats n'a rien que de très normal ; la troupe vaut par ses chefs et par une somme de traditions, de coutumes, de réflexes acquis qui se transmettent et auxquels nul ne peut se soustraire, ni même ne songe à vouloir le faire.

Parmi les généralités concernant cette guerre, dont l'envergure grandit considérablement, il est certains facteurs politiques croissant églement en importance, et qui ne peuvent pas être négligés. Du côté indochinois, plus spécialement vietnamien (Tonkin), il est indéniable que la pression adverse se fait de plus en plus forte. Elle s'exerce par mille canaux souvent invisibles ; elle utilise à fond la xénophobie latente de populations souffrant cruellement de la guerre. La Chine, depuis son occupation du pays en 1945 (une idée américaine et anglaise !) et maintenant par l'entremise du Vietminh, n'y a, somme toute, jamais été absente. Le moins qu'on en puisse dire est qu'elle parvient à créer un état d'esprit attentiste, que seules des circonstances décisives pourraient faire disparaître.

En outre, et cela est peut-être plus grave, les éléments évolués, tournés vers l'Occident, sont toujours plus tentés de regarder l'Amérique, dont le prestige croît dans la même mesure que son aide. Par sa puissance, l'ampleur de ses moyens, qui précisément lui permettent une attitude plus libérale et « anticoloniale », elle exerce un attrait énorme. Or, les nouveaux dirigeants vietnamiens savent fort adroitement jouer sur la différence des attitudes française et américaine. Ils en sont même fort préoccupés. Les arguties qu'ils avancent, touchant au régime de leur indépendance, sont infinies et dénotent une mentalité guère compatible avec un réel effort de guerre. Il serait ainsi hautement souhaitable que la prise de position idéologique des Américains fût mise en sourdine tant que l'épreuve de force, surtout avec la Chine, n'est pas jouée.

Du côté français, il est inutile de dire que cette guerre n'est pas populaire. De plus, tout le monde s'interroge sur l'utilité des sacrifices consentis, d'autant plus que l'indépendance octroyée, tout comme la participation américaine, risquent de compromettre les intérêts économiques français. Cependant, les sphères gouvernementales et le Parlement ont fait preuve d'une haute conscience du rôle de grande puissance de la France. Le gigantesque effort a été maintenu. Toutefois, et c'est là le point noir, une propagande insidieuse est opérée, où ne manquent pas de se signaler les porte-parole attitrés du « neutralisme », forme plus nocive qu'une hostilité déclarée ; le procédé consiste à délayer sur un plan apparemment intellectuel des arguments utilisés par ailleurs sous forme de slogans. En ajoutant à cela le fait que les débats de la question indochinoise

mettent à jour toutes sortes d'opinions, on en vient à créer un facteur de faiblesse infiniment préjudiciable.

L'ancien ministre des « Etats associés », qui a vu les conditions de l'affaire de près, a eu le mérite de déclarer : « Si l'on affirmait vouloir continuer la guerre pendant cinquante ans, elle serait terminée au bout d'un an ; parler sans cesse de négociations ne fait que la prolonger. » Cette simple phrase met en lumière le facteur moral d'un conflit et doit être soulignée au moment où précisément les causes et effets psychologiques des guerres sont étudiées avec soin — et ceci quels que soient les autres éléments du problème. Il peut encore être ajouté, aussi bien en Corée qu'en Indochine, qu'après avoir laissé se développer des causes de faiblesse, il faut tôt ou tard avoir recours à des moyens militaires de plus en plus brutaux et déverser toujours davantage de napalm américain pour brûler des milliers et des milliers d'hommes.

Par contre, une donnée intervient, trouvant sa justification en elle-même, mais demandant à être traitée avec toute la finesse d'une diplomatie qui ne soit pas de place publique ; il s'agit de l'exemple apporté par les Américains d'être parvenus à mettre fin à la guerre coréenne. Nul ne contestera au gouvernement français sa prérogative de tenter d'en faire de même. Cependant, ce ne semblerait pouvoir être qu'en partant d'une situation de force.

Il reste encore un dernier point concernant les généralités du problème ; c'est celui appelé l'internationalisation du conflit, c'est-à-dire sa prise en charge éventuelle par une autre puissance, ou une alliance telle l'A.N.Z.U.S. (Pacifique), ou encore un organisme international, qui ne pourrait être que l'O.N.U. La France se défend de cette solution, qui non seulement rendrait vains les sacrifices en Indochine, mais encore risquerait d'appeler une concentration bien supérieure de moyens et d'aide du côté adverse. Ce ne pourrait donc être qu'une solution en désespoir de cause. En attendant, la situation de force n'évoluant pas uniquement en faveur du Vietminh, il n'est pas impossible d'aboutir à une liquidation de l'affaire selon l'exemple coréen.

LES FORCES EN PRÉSENCE ET LA ZONE OPÉRATIONNELLE

Les effectifs du corps expéditionnaire s'élevaient pour l'année 1953 à 180 000 hommes (France et Union française) et 64 000 « supplétifs », c'est-à-dire des éléments recrutés sur place. D'après le budget de 1954, ces chiffres sont ramenés respectivement à 172 000 et 51 000 hommes. Toutefois, à l'ouverture des opérations d'automne et dès lors, des renforts d'unités constituées (bataillons et régiments),

prélevées en partie sur les divisions « atlantiques », ont été envoyées en Indochine. Il semble bien que ce soit en supplément des effectifs budgétaires ; ceux-ci n'auraient dû être ramenés aux normes fixées que peu à peu, si les circonstances l'avaient permis.

Les armées « nationales » devaient atteindre, en 1953-1954, 6 à 7 divisions (divisions légères à base d'infanterie). Leur développement ne s'opère pas sans difficultés et durant les combats furieux de cette campagne, leur intervention n'a guère été signalée en tant que grandes unités ; sauf les bataillons de parachutistes, ceux-ci absorbant les éléments les plus dynamiques. En outre, parmi les milices levées, certaines, notamment celles à recrutement catholique, ont joué un certain rôle.

Les unités du corps expéditionnaire sont rarement organisées en divisions sur le mode européen, mais bien plutôt en groupes mobiles, plus ou moins étoffés selon les opérations à effectuer. Ces formations sont commandées couramment par des colonels ou lieutenants-colonels, tandis que les grandes régions territoriales sont placées sous les ordres de généraux. C'était le système préféré de Lyautey, resté en vigueur outre-mer, où le climat exige des chefs relativement jeunes.

Du côté du Vietminh, des progrès certains ont été constatés d'une année à l'autre. Près de sept divisions ont été repérées, dont cinq au Tonkin ; ce sont également des divisions légères à base d'infanterie ; elles subissent un entraînement intensif ; les hommes sont fanatisés par les commissaires politiques selon des méthodes rigoureusement mises au point et qui ne seraient guère de mise dans les armées « nationales ». Mais, pour la première fois, le Vietminh dispose d'artillerie, de D.C.A., de radar et de camions ; d'artilleurs, de conducteurs et de spécialistes apparus subitement dans la bataille. Ils ne peuvent être que Chinois ; cependant, ils ne se trouvent jamais au contact immédiat des forces françaises.

Enfin, le Vietminh a également ses « supplétifs », sous forme de formations locales, régionales, se recrutant et opérant dans leur propre zone. Elles doivent entretenir l'insécurité et harceler les postes, défenses ou détachements franco-vietnamiens. Elles sont toujours écremées de leurs éléments confirmés au profit des « divisions ». Leur total doit se situer à près de 200 000 hommes, mais subit de nombreuses fluctuations. Ces formations prennent surtout de l'importance par l'appui qu'elles offrent aux forces constituées. Seules, elles n'auraient guère de consistance, mais au moment d'une crise, leur activité acquiert une valeur certaine.

Il paraît utile de rappeler brièvement les précédentes campagnes. C'est à partir de l'hiver 1950-1951 que la lutte prend un aspect grave.

Cette année-là est marquée par l'affaire de Cao-Bang ; la région montagneuse de l'est, limitrophe de la Chine, est perdue et les voies d'accès ouvertes vers le Delta. A la campagne suivante, le Vietminh se rue contre le Delta ; c'est l'année du maréchal de Lattre. L'assaillant est arrêté vigoureusement et les défenseurs cherchent à se donner de l'air. En 1952-1953, l'assaillant paraît renoncer à attaquer ouvertement le Delta qu'il s'efforce de miner par l'intérieur. Par contre, on assiste à ses tentatives acharnées à le contourner par le nord, la haute région du Laos, dans une manœuvre à longue portée, même de caractère stratégique, afin d'atteindre la vallée du Mékong et se rabattre vers le sud en visant aussi bien l'Indochine méridionale que la Thaïlande (Siam). Toute la région dite du Sud-Est asiatique pouvait ainsi être emportée. Le corps expéditionnaire engage une sorte de partie d'échecs, plaçant, soit par opérations à moyens motorisés, soit par parachutages, des points d'appui ou camps retranchés sur la direction d'attaque de l'ennemi ou sur ses flancs et arrières. A Nasam, une forteresse est ainsi créée de toutes pièces, que le Vietminh ne cherche alors pas à enlever. La campagne se termine ainsi et le corps expéditionnaire récupère presque la totalité du pays thaï, qui avait été plus ou moins cédé.

Une image simple permet d'avoir une figuration schématisée du théâtre d'opérations. L'Indochine peut en effet se comparer à un S majuscule. La partie interne de la boucle supérieure inclut le Delta du fleuve Rouge, la zone la plus riche et dont le centre est Hanoï ; la partie externe de cette même boucle figure le haut pays thaï et le Laos supérieur, entourés d'est en ouest des frontières de Chine, de Birmanie et du Siam. Le Mékong marque la limite de ces deux derniers pays et s'allonge approximativement selon le sens du S dans sa partie médiane ; puis, se redressant, il en coupe la partie inférieure ; celle-ci contient le Cambodge et son Delta, également d'une grande fertilité et richesse.

Les deux campagnes de 1952-1953 et 1953-1954 intéressent principalement la partie externe de la boucle supérieure jusqu'à l'étranglement central du Mékong et de la mer de Chine. Les trois points de Luang-Prabang, Vientiane et Savannaket, tous trois sur ce fleuve et aux limites du Siam, paraissent avoir été les objectifs du Vietminh. Leur conquête lui aurait ouvert la voie de Bangkok, capitale et port du Siam, la défense indochinoise devenant inutile. Elle aurait eu une valeur bien supérieure à l'immobilisation devant Dien-Bien-Phu. Tel était donc l'enjeu des combats acharnés du Laos. Et c'est là une donnée qui, au point de vue occidental, imprime à cette guerre un aspect autrement plus important que la simple défense d'un territoire d'outre-mer.

LES OPÉRATIONS DE 1953-1954

A vrai dire, les opérations n'ont jamais cessé durant l'été. Mais il s'agit de guérilla de la part du Vietminh et de coups de main du côté français, tel celui de deux bataillons de parachutistes largués en juillet à Langson, pour y détruire des dépôts ennemis, et recueillis par un Groupe Mobile venu de la mer ; les trois armes ont participé à l'affaire, réalisant une liaison exemplaire.

Dès septembre, à la fin de la saison des pluies, le théâtre d'opérations s'anime. Le commandement français lance une série de manœuvres tendant à détruire ou contre-battre les infiltrations ennemies, notamment dans le Delta. Le Vietminh amorce sa campagne en s'en prenant systématiquement aux unités vietnamiennes tenant des postes et encore peu aguerries.

En octobre est montée une très grosse opération de sept Groupes Mobiles, articulés en deux divisions de marche et un groupement blindé. Elle vise le « massif calcaire » bordant la face ouest du Delta, où sont implantées deux divisions vietminh. Le commandement recherche le combat, mais l'opération se déroule en une série d'affaires locales. L'adversaire se dérobe et réapparaît ailleurs. — Il continue ses attaques incessantes contre les jeunes unités vietnamiennes, qui doivent être en partie regroupées et reconstituées. Enfin le haut pays s'anime ; des parachutistes sont largués pour cristalliser les défenses locales des populations thaïs, dont la fidélité est légendaire.

Le commandement français a l'initiative et agit avec vigueur. De nombreuses opérations de détail se soldent par la destruction de partis opposés. Des débarquements et des opérations amphibies y coopèrent.

En novembre et décembre une série d'opérations poursuivent activement le nettoyage du Delta. Les bataillons vietnamiens sont peu à peu remis en place. Une nouvelle opération à moyens importants est entreprise dans la région calcaire. Elle dure pratiquement tout le mois de décembre et se termine par un succès local très net. Mais le Vietminh ne s'engage pas à fond. Par contre dans le haut pays il accentue sa pression avec plus de deux divisions. La garnison de Laïchau, à l'extrémité septentrionale du Tonkin, doit se replier. On sent que l'effort ennemi va à nouveau se porter dans cette région pour tenter de progresser vers l'ouest.

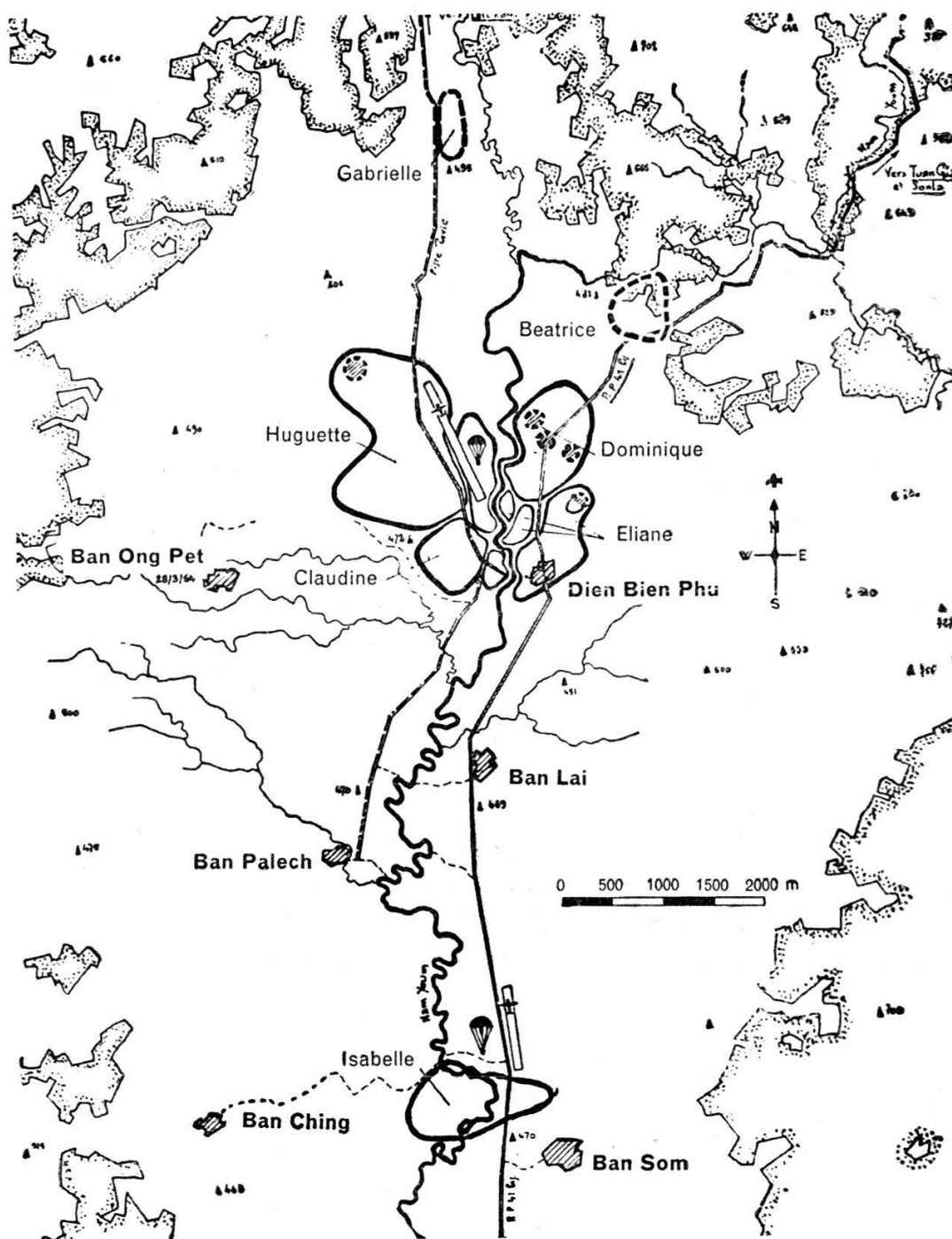
Le 20 novembre, des troupes aéroportées franco-vietnamiennes occupent Dien-Bien-Phu (tout proche du Haut-Laos). Elles y recueillent les défenseurs de Laïchau et s'organisent ; simultanément une action part de Luang-Prabang sur le Mékong et parvient non loin de Dien-Bien-Phu. Cependant une division et un régiment vietminh,

sortis de leurs repères, s'en prennent en fin d'année aux défenses du Moyen-Laos, proche du Mékong moyen. Ils obtiennent quelques succès au début. D'une manière générale l'activité adverse grandit et se précise vers les cours supérieur et moyen du fleuve. L'animation s'accroît également dans la plupart des régions par actions de guérilla et contre guérilla.

Dès janvier 1954, le Vietminh, qui jusqu'alors avait dû subir l'initiative du commandement français, réagit très violemment et lance des actions donnant lieu à des combats acharnés. Il ne cherche pas précisément un engagement général mais il multiplie des opérations de détail dans de nombreuses régions : dans le sud, à l'est de Saïgon ; sur la côte (à la boucle inférieure du S) ; contre les forces françaises engagées sur le Moyen-Mékong ; contre-attaquant vers le nord, celles-ci sont attaquées plus au sud, près de Savannakket ; au sud-est du Delta tonkinois, attaque violente d'une division infiltrée. Enfin dans le nord : l'étreinte se resserre sur Dien-Bien-Phu par deux divisions, tandis qu'une troisième s'engage dans la vallée du Nam-Hou, vers Luang-Prabang.

En février cette dernière menace se précise et oblige à replier un certain nombre de postes isolés. Et partout l'animation s'accroît sérieusement. A son tour le commandement français réagit énergiquement ; il opère par des actions très vives de Groupes Mobiles pour dégager les points menacés et engage ses réserves, commençant à créer des ponts aériens et larguant des parachutistes et du matériel aux endroits les plus importants : Dien-Bien-Phu, les avancées de Luang-Prabang et le Moyen-Mékong. Il devient évident que, coûte que coûte, en prévision des conférences internationales, le Vietminh veut pousser à fond et arracher un succès.

Mais la défense française s'affirme. Les contre-manœuvres reprennent le dessus : tout d'abord dans le sud, où des débarquements coopèrent à des nettoyages ; sur le Moyen-Mékong la situation est rétablie, ainsi qu'au sud-est du Delta. L'opération la plus intéressante se situe dans le Haut-Laos ; les éléments français progressant dans la vallée du Nam-Hou vers Dien-Bien-Phu, sont durement pris à partie par la division Vietminh, venue du pays thaï, qui précipitamment cherche à atteindre Luang-Prabang, capitale du Laos. Pendant un moment la situation est critique. Toutefois ces éléments français, renforcés de parachutistes, se groupent à Muong-Saï, à mi-chemin de cette capitale et de Dien-Bien-Phu, mais sur le flanc de la voie de pénétration. L'ennemi ne peut enlever la position et ne peut poursuivre vers l'ouest avec cette menace sur son flanc. Ses éléments retraitent vers le nord et vont participer aux assauts contre Dien-Bien-Phu.



Croquis de la position de Dien-Bien-Phu.

En mars la situation subit un changement total, non seulement par rapport aux précédents mois, mais bien quant aux antécédents des autres campagnes. Jamais jusqu'alors la bataille dans le sens classique n'avait été livrée ; or peu à peu elle s'engage à fond.

Au début de ce même mois, le Vietminh a subi des échecs et n'a pu atteindre ses objectifs opérationnels sur le Mékong. Il maintient à peu près partout une guérilla très active et dans le Delta celle-ci se cristallise surtout autour des terrains d'aviation et sur la grande voie Haïphong-Hanoï, pour tenter de paralyser le pont aérien. Mais bientôt toutes les forces organisées du Vietminh sont rameutées vers Dien-Bien-Phu, où on finira par repérer près de cinq divisions, et où est mise en œuvre pour la première fois son artillerie, qui est chinoise.

DIEN-BIEN-PHU

Du côté français — et même peut-on dire nulle part — ne fut livrée une bataille dans de telles conditions, ni jamais dans l'histoire ; c'est-à-dire un camp retranché improvisé, coupé de tout, sauf qu'il est relié à ses arrières par un seul pont aérien de 300 km. Il lui parvient également un appui aérien par bombardements excessivement efficaces, sans lequel sa position eût été d'emblée intenable. — Les forces françaises du camp s'élèvent à la valeur environ de deux infanteries divisionnaires et aux éléments d'appui d'une division. Elles seront renforcées au cours de l'affaire, mais dans la seule mesure, semble-t-il, qui permette de combler les vides.

Après un long travail d'approche par tranchées très profondes et pour ainsi dire enterrées, l'attaque débute le 13 mars par des assauts furieux. En deux jours les centres de résistance couvrant le camp vers le nord et le nord-est sont enlevés. Ils ont joué leur rôle en ce sens que l'attaque a été canalisée et freinée pour échouer contre le camp après plusieurs journées de combats menés avec un acharnement inouï. Plusieurs contre-attaques vigoureuses de la garnison avec chars et conjointement à des bombardements aériens au napalm, rétablissent l'intégrité des positions. Les pertes ennemies sont estimées avoir été à ce moment-là très élevées et d'autant plus sensibles qu'il s'agissait des meilleurs éléments du Vietminh, jetés dans la bataille avec un mépris absolu des vies humaines.

En fin de mois l'attaque générale reprend avec la même violence mais avec des éléments qui n'ont plus tous la même valeur. La bataille fait rage aux cornes nord et nord-est du système fortifié. Maintes fois le Vietminh parvient à pénétrer dans les défenses pour en être rejeté. De nouveau le napalm, lâché par l'aviation, s'est révélé d'une terrible efficacité. Cependant de son côté le Vietminh

a mis au point des procédés de destruction des barbelés par charges plastiques à l'extrémité de longues perches de bambou qui facilitent grandement ses assauts. De plus il a pu faire resserrer son artillerie, dominant le camp, et tient immédiatement sous son feu le terrain d'aviation (ancienne piste aménagée par les Japonais) ; celui-ci est rendu inutilisable et tout le ravitaillement doit être fait par parachutages ; les blessés ne peuvent plus être évacués.

Cependant du côté adverse les pertes ont été très élevées ; on les estime à un tiers des effectifs initiaux des divisions jetées dans la fournaise, dont une grande partie par napalm. Le Vietminh les comble hâtivement par des recrues ou des éléments divers qu'il continue à rameuter fébrilement. Au début d'avril, le 10, il lance encore une série d'attaques, à caractère plutôt local. Celles-ci ne peuvent mordre une défense qui a pu se reconstituer et dont la maîtrise est devenue remarquable. Toutefois le temps plus incertain gêne l'aviation.

Ainsi se termine les deux premières des attaques massives du Vietminh. Celui-ci va alors adopter une tactique beaucoup plus dangereuse de progression par tranchées, sapes et tunnels (c'est-à-dire des tranchées creusées très profondément puis recouvertes à mi-hauteur par des nattes tressées sur lesquelles est replacée de la terre). Il s'agit littéralement d'étouffer le camp et de l'enserrer au plus près. Toutes ces antennes souterraines aboutissent au plus près des barbelés et des tranchées de la défense, où l'emploi des « bengalores », perches de bambou munies de charges au plastique, précède l'assaut. La défense est souvent prise au dépourvu et ne dispose plus du temps nécessaire pour la mise en action de ses armes (obusiers, mitrailleuses, etc.), tandis que l'artillerie et le napalm risqueraient de toucher les défenseurs.

Pour la compréhension des conditions excessivement dures de cette lutte il faut considérer que le camp de Dien-Bien-Phu a été aménagé dans le fond d'une cuvette, à la bifurcation d'une route « coloniale » et de pistes, de plus à cheval sur ce terrain d'aviation dont il a été fait mention. Cela répondait surtout à l'origine à l'intention de tenir les voies de communication et d'empêcher la masse de manœuvre du Vietminh de déferler vers le sud-ouest. Cependant la lutte se poursuivant avec cet acharnement de bataille prolongée, il en est résulté une position très défavorable. De partout, sur des hauteurs d'environ 500 m., l'assaillant avait des vues sur le camp retranché. Un des centres de résistance français sur une hauteur (au nord, et dénommé « Gabrielle ») a été emporté dès le début ; dès lors la défense a été presque entièrement circonscrite à la semelle de la vallée.

La troisième phase de la bataille en avril est donc caractérisée par une intense guerre de tranchées et de sapes. Le Vietminh s'en prend surtout aux deux cornes du camp au nord et au nord-est, entre lesquelles s'allonge la piste d'aviation aboutissant même à la première de celles-ci, qui sont peu à peu grignotées. Ce même procédé de limage des défenses est appliqué tout autour du camp, mais dans une moindre mesure. Le commandant de la forteresse resserre son dispositif, relie autant que possible ses centres de résistance de bataillon, enterre son artillerie et ses armes collectives. Mais il perd forcément une certaine liberté de manœuvre pour déclencher des contre-attaques.

Par contre les moyens de l'adversaire croissent notamment en artillerie et en mortiers, et en matériels modernes de lutte, fournis de plus en plus par la Chine et l'U.R.S.S. et qui changent considérablement le caractère de la bataille.

Le mois d'avril s'écoule en une suite d'attaques partielles patiemment menées sur une face ou l'autre du camp, presque toujours sur ces deux mêmes cornes nord et nord-est et de préférence par le fond de la vallée. Les contre-attaques exécutées dans l'enchevêtrement des tranchées bouleversées ne parviennent plus à contenir la pression adverse. Le commandant du camp est encore obligé de resserrer son dispositif, qui va être ramené à la valeur de deux centres de résistance dans le réduit central du camp, de chaque côté du P.C., « Eliane » à l'est et « Claudine » à l'ouest, tous deux légèrement surélevés.

Au sud subsiste le centre de résistance isolé « Isabelle », à 4 km. Il n'avait pas été attaqué sérieusement mais a été coupé de la partie principale de la forteresse.

Le 2 mai commence le troisième assaut général du Vietminh, soutenu par des tirs d'artillerie et de mortiers d'une intensité jamais encore atteinte. L'infanterie est précédée par des « vagues-suicide », c'est-à-dire des masses compactes, les hommes épaulé contre épaulé. Fauchées elles sont remplacées par d'autres, qui ne peuvent gagner du terrain que par l'épuisement des munitions, la neutralisation progressive de l'artillerie du camp et la fatigue extrême de ses défenseurs.

Il faudra près de cinq jours et cinq nuits de tels assauts de la part de l'assaillant pour submerger un par un les points d'appui, soit par le fond au passage de la rivière, soit par la position-clé (Eliane) sur une hauteur à l'ouest, et parvenir au cœur du dispositif. Au sud la garnison de la position « Isabelle » tente de se frayer un passage ; la sortie ayant échoué, l'adversaire en profite pour faire irruption.

Le 7 mai au matin, la lutte prend fin, après 55 jours et 56 nuits de combats furieux.

* * *

Du côté français, on ne dira jamais assez que cette lutte épique, dont le caractère est très proche des combats les plus acharnés de la guerre de 1914-1918 (napalm à part), doit son extraordinaire succès de résistance à la valeur hors pair du chef du camp retranché, le général de la Croix de Castries. A lui seul, en insufflant une ardeur combative inouïe à ses bataillons d'élite, il a élevé au plus haut point le prestige des armes françaises. Réduit à la défensive, il est parvenu, du moins durant les deux premières phases de la bataille, à lui donner un rythme très actif. Son art des contre-attaques a été en tous points remarquable. C'est par ses contre-attaques (appuyées par une dizaine de chars A M X) qu'il est resté si longtemps maître de la situation ; celles-ci ont été déclenchées parfois au point culminant de l'action ennemie, parfois en un choc préventif ; et toujours lorsque l'adversaire avait pu marquer un avantage.

Il a fallu une volonté peu commune de la part du chef et de la troupe, avec des moyens somme toute juste suffisants, pour mener une telle bataille pendant plusieurs mois, en plein encerclement. Et cela n'a pu être accompli que par des troupes de premier choix et très aguerries.

Finalement cette héroïque garnison a payé de son sacrifice bien des erreurs, qui se situent beaucoup plus sur le plan politique que dans le domaine purement militaire, et en tête desquelles il faut placer ce délai de deux mois accordé au Vietminh avant la Conférence de Genève, dont le terme concordait très exactement avec le début des moussons. Il lui a donné le temps nécessaire pour recevoir des renforts considérables, surtout en matériels étrangers. Cette garnison valeureuse a payé également les effets pernicieux dans d'autres sphères de constantes propagandes aux faces multiples. Et il a fallu son sacrifice pour qu'on réalisât l'incroyable inconvenance d'une sorte de rapprochement franco-soviétique monté à Moscou.

CONCLUSIONS

Il faut maintenant essayer de voir clair dans la situation d'ensemble et même de se dégager de cette extraordinaire et magnifique résistance isolée, qui non seulement a attiré l'attention du monde mais provoqué des discussions enflammées sur l'utilité et le sort tragique de cette garnison enfermée sur quelques kilomètres carrés pendant des semaines et des mois.

Si l'on veut bien reprendre le problème au début de l'année, lorsqu'il était devenu patent que l'objectif du Vietminh était le Haut-Laos, le cours du Mekong et probablement plus loin, le Siam et la Birmanie ; et se souvenir également que ce mouvement de grande envergure avait déjà été tenté en vain durant la campagne précédente, il s'ensuit nettement que la valeureuse défense de Dien-Bien-Phu a rempli son rôle. La campagne a été perdue pour le Vietminh, du moins elle a été nulle, ce qui revient au même.

Par contre la cristallisation de la lutte à Dien-Bien-Phu et les efforts prodigieux du Vietminh proviennent de son désir d'obtenir coûte que coûte un succès avant la Conférence. Mais il a dû consentir à des sacrifices écrasants, lutter à une supériorité énorme et avoir recours à une aide déterminante russo-chinoise pour obtenir ce succès ; celui-ci donc apparaît fort mitigé. Cependant son avantage militaire est, indirectement, plus réel par le fait que la situation dans le Delta s'est détériorée pour les Franco-Vietnamiens ; de plus les unités du Vietminh, lorsqu'elles seront reconstituées, pas avant de nombreuses semaines, seront disponibles pour raviver les opérations dans le Delta. Enfin, le fait le plus important, si la lutte doit s'y poursuivre à l'automne, sera qu'elle y prendra de plus en plus le caractère d'une guerre semi-européenne, du moins coréenne.

Aux données strictement militaires du problème s'ajoutent dans un tel cas où les adversaires se sont acharnés sur un point, une question de prestige, qui aurait pu jouer entièrement en faveur du bloc soviétique si la défense française n'avait pas été de l'exceptionnelle valeur qu'elle a revêtue. Néanmoins au point de vue psychologique, sur les populations autochtones cet événement ne sera pas sans répercussions. L'attentisme en sera certes renforcé, si ce n'est dépassé.

Pour le moment l'ensemble du problème indochinois est passé sur le plan diplomatique. S'il ne peut y être résolu, les bases de la poursuite de la lutte seront à reconsidérer entièrement. Toutefois du côté adverse l'ampleur de l'effort à fournir doit inciter dès maintenant à une modération certaine, car il tombe sous le sens que le Vietminh, pure émanation du bloc soviétique, ne serait guère disposé à traiter s'il envisageait des succès faciles.

J. P. GIL
